

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

—Te souviens-tu, mon bon ami, de ma situation avant mon arrivée à Kerlor ? Dès les dernières années de la vie de ma bonne mère, et durant le temps où je vécus abandonnée, obligée de travailler moi-même pour subvenir à mes besoins, j'ai su ce que c'est que d'être pauvre ; j'ai entendu les plaintes touchantes, les blasphèmes affreux des exploités, de ceux qui se disent prolétaires, qui se voient traités en parias par les riches et les parvenus. J'ai vu les mères pâlisant sur leurs métiers pour recevoir, après six jours d'un labeur où elles laissent à chaque jour un lambeau de leur santé, quelques sous avec des monceaux de paroles dures, de reproches sanglants ; j'ai vu les hommes chancelant d'une journée de travaux qu'une bête n'eût pu accomplir, rentrer chez eux sans joie, leur maigre salaire empêchant la nichée de mourir de faim, mais ne suffisant pas à l'entretenir ; j'ai vu, mon cher Georges, des parents épiaut, farouches, le dernier soupir d'un petit être chétif, malheureux, n'ayant plus la force de haïler... et ces misérables, après avoir vu s'éteindre ce qui est, pour le pauvre tout autant que pour le riche, le rayon de soleil du foyer trop souvent refroidi, ces misérables, dans leur douleur, maudissaient Dieu, la société, les maîtres barbares, leur existence même !... Voilà pourquoi, vois-tu, je te prie d'être bon pour le pauvre, d'être juste, comme tu l'es d'ailleurs, envers l'ouvrier, d'avoir pitié des mères et des enfants. J'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai eu faim : je comprends ceux qui souffrent — et, pauvre, j'avais, je te le jure, le cœur battant comme il bat aujourd'hui. J'ai vu l'ouvrier de près, puisque je fus mêlée à sa vie : il est foncièrement bon — les mauvais traitements seuls le rendent méchant, aigrissent son caractère... Je suis riche aujourd'hui : et pourtant, aujourd'hui comme alors, je suis forcée de dire que l'ouvrier n'a que trop souvent raison.

—Sois persuadée, ma bien-aimée, que je ferai tout ce que tu as si bien indiqué.

L'hôtel de M. de Saint-Hyrieix était bouleversé.

Un matin, on avait constaté la disparition de Fanfan. En vain avait-on repassé pièce par pièce de l'hôtel, on n'avait rien trouvé. Nulle trace d'effraction, pas une serrure forcée.

Carmen était dans un désespoir affreux. M. de Saint-Hyrieix avait remué tous les ministères, le préfet de police avait pris l'affaire en main lui-même, ses agents les plus adroits, stimulés par leur chef et par l'espoir d'un prompt avancement, fouillaient Paris et la banlieue, la police secrète, avec ses déguisements et sa connaissance de tous les bas-fonds, n'avait laissé nul bouge inexploré.

Tous les jours, un rapport venait à M. de Saint-Hyrieix de la préfecture de police ; le résultat était toujours le même, on ne savait rien !

Le juge d'instruction avait questionné tous les domestiques : mais ces braves gens, tout dévoués aux Kerlor, se fussent fait hacher pour eux, pour Fanfan, dont ils avaient fait leur idole.

La Crépin avait eu une crise de nerfs en apprenant la disparition de l'enfant : depuis lors, elle gardait presque constamment le lit. Une telle peine ne prouvait-elle pas son dévouement ? Qu'eût-elle pu faire de plus ?

Oh ! la misérable ! elle jouait fort bien son rôle, et Mariana devait être fière de sa complice.

La créole avait appris, par un des domestiques de l'hôtel, le crime qu'elle-même avait préparé. Elle laissa s'écouler quelques jours avant de se présenter chez ses cousins, et lorsqu'elle y vint, elle sut trouver, en son âme faite d'hypocrisie et de trahison, des paroles émuës entremêlées de consolations et de protestations de dévouement.

Saint-Hyrieix n'avait pas permis aux journaux de s'emparer de l'affaire : trop souvent, les fabricants éhontés de nouvelles à sensation ont fait manquer les coups de la police — on peut s'en assurer tout autant en Amérique qu'en Europe.

Il avait tardé aussi d'en dire un mot à son beau-frère, espérant toujours que l'enfant serait retrouvé, ne voulant pas, d'autre part, accabler Georges et Hélène.

Depuis le départ d'Hélène, les lettres étaient rares entre les deux familles, chacune étant fort absorbée par ses affaires intimes.

Mais plus le temps s'écoulait, moins Saint-Hyrieix se sentait disposé à écrire à son beau-frère. Quant à Carmen, elle était demeurée dans un tel état d'affaissement depuis le rapt qu'elle en était devenue presque inconsciente.

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

Elle se souvenait, la pauvre jeune femme, des recommandations de sa belle-sœur ; elle se rappelait avoir elle-même poussé à refuser la garde du petit à sa grand-mère ; elle s'était substituée à Hélène : c'était presque l'amour maternel qu'elle ressentait pour son gracieux neveu.

Et que dirait-elle maintenant à son frère quand il lui demanderait compte de son fils ?

Que pourrait-elle invoquer auprès de sa belle-sœur, qui lui crierait : "Qu'as-tu fait de mon fils ?..." et peut-être, qui la maudirait ?...

Mais elle-même, Carmen, ne se maudissait-elle pas, se reprochant amèrement son manque de surveillance ?

Qui, cependant, eût pu supposer un crime aussi abominable ? Puisque toujours, dans toute scélérate, il faut chercher celui à qui elle profite, qui donc pouvait en vouloir aux Kerlor, qui donc avait intérêt à faire disparaître cet enfant n'ayant jamais fait de mal à personne ?

Carmen ne pouvait trouver réponse à aucune de ces questions.

N'ayant jamais fait de tort à personne, Georges ayant toujours été bon pour les humbles, Hélène étant adorée des pauvres de Kerlor et de ceux de Paris, il n'était pas possible de supposer que l'enlèvement était le résultat d'une vengeance.

D'une nature trop droite et trop franche, Carmen, comme Hélène d'ailleurs, n'avait jamais prêté la moindre attention à cette foule de détails par lesquels on arrive à la conviction de l'hypocrisie ou de la trahison d'une personne de son entourage.

Elle n'avait pas remarqué les mauvais regards de la Crépin ; elle n'avait pas saisi les inflexions de voix de Mariana ; elle n'avait pas prêté attention à la gêne de la Crépin sur le point de se faire prendre en flagrant délit de l'indélicatesse la plus grave, celle qu'on ne pardonne jamais : écouter aux portes.

D'instinct, elle n'aimait pas cette femme obséquieuse, papelarde, mais elle n'avait jamais raisonné son antipathie. Tout en ne l'aimant pas, nous devons dire que jamais elle ne l'eût soupçonnée capable même de complicité dans le vol de l'enfant.

Qu'était-il devenu, le petit ?

Un puissant narcotique ne lui avait pas permis de reprendre ses sens durant son enlèvement. Le ravisseur l'avait remis à Zéphyrine qui, tout aussitôt, avait attelé sa roulotte délabrée, et s'était mise en route par la Villette, prenant ainsi la direction du nord-est au lieu de l'ouest ou du nord, où l'on avait déjà plusieurs fois vu sa voiture.

Suivant la ligne du chemin de fer de Paris à Lille, elle s'était arrêtée à Chantilly pour la première fois depuis son départ de Paris, se tenant dans la campagne durant la nuit, laissant paître son cheval sur le bord de la route, parfois le poussant, par un chemin vicinal, sur la lisière d'un champ de trèfle où l'animal reprenait un peu de forces, pour continuer, cahin-caha, sans descendre dans les villages si ce n'est pour acheter quelques provisions.

Dès que Fanfan s'était réveillé, il était demeuré tout surpris de se voir en pareil équipage. Mais quand il vit les haillons que la mégère lui avait mis ; quand il vit cette femme à la face glabre et congestionnée, à la voix d'homme, il poussa un cri déchirant et sanglotant, appela sa mère.